

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 73
Number 1 *Écritures dramatiques*

Article 12

12-1-2009

Damner le damier ou rédimer la danse de la terre dans Le meurtre du samedi gloria de Raphaël Confiant

Hanétha Vété-Congolo
Bowdoin College

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [Caribbean Languages and Societies Commons](#), [Dance Commons](#), and the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Vété-Congolo, Hanétha (2009) "Damner le damier ou rédimer la danse de la terre dans Le meurtre du samedi gloria de Raphaël Confiant," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 73 : No. 1 , Article 12.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol73/iss1/12>

This Étude de Littérature is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Hanétha VÉTÉ-CONGOLO

Bowdoin College

Damner le damier ou rédimer la danse de la terre dans *Le meurtre du samedi gloria* de Raphaël Confiant

Résumé : La valeur du damier, danse traditionnelle martiniquaise, est signifiante en ce qu'il évoque cohésion, ordre et équilibre et, par son biais, sont symbolisés des attributs propres à la société martiniquaise plus largement. La Martinique pénètre inexorablement dans un temps nouveau dont les caractéristiques sont exprimées par l'aménagement de son espace. Cet aménagement traduit une rupture avec l'ancien ou plus particulièrement avec les référents et les repères jusque-là intelligibles pour la population. Elle est représentée entre modernité et tradition, en pleine transmutation signalée par l'urbanisation. Celle-ci compromet le maintien des traditions et dans le roman, la ville est présentée comme incapable d'assumer la transposition dans son cadre des valeurs rurales comme le damier qui en est le symbole.

Construction, damier, développement, « hommicide », lutte, Martinique, modernité, société, symbolique, tradition

Publié en 1997, *Le meurtre du samedi gloria* met en exergue le damier, une danse séculaire de la Martinique exclusivement masculine, traduisant l'alliance de l'esprit et du corps. Il s'agit d'une danse-lutte faisant partie de l'héritage africain, comme cela est dévoilé dès le début du roman. Dans les quartiers populeux de Fort-de-France construits par les campagnards venus à la ville pour l'abonnissement de leur situation sociale et économique « [...] vivaient les derniers fier-à-bras, les majors comme l'on disait, ainsi que les combattants du damier, une danse combat d'origine africaine que les autorités avaient décrétée hors-la-loi » (1997 : 17-18¹). Le roman contient un implexe qui débute sur un meurtre mystérieux et se termine sur la conclusion d'une enquête policière sacrifiant le mystère. Ainsi, Romule Beausoleil, le major, c'est-à-dire le preux combattant du quartier Morne Pichevin de Fort-de-France, est retrouvé mort, la veille du samedi gloria, jour où il devait se battre en duel contre son opposant, le major Waterloo du quartier Bord-de-

¹ Dorénavant, toutes les références à cette œuvre ne comprendront que le numéro de page correspondant à l'extrait cité.

Canal. L'intrigante prostituée, Philomène, avait prévu pour Beausoleil une victoire remarquable qui, littéralement et symboliquement, devait redonner leur éclat au quartier et à la culture en déclin. Au fil de l'enquête de l'inspecteur Dorval sont dévoilées les caractéristiques de la société microscopique des quartiers de la capitale, du pays globalement et singulièrement de Morne Pichevin, entre 1964 et 1966.

Ethnomusicologue martiniquais, Étienne Jean-Baptiste présente le damier de la façon suivante :

La pratique de la lutte martiniquaise, apparemment adossée au calendrier et aux pratiques religieuses chrétiennes prend le samedi Gloria comme point de départ, elle s'accompagne de rituels secrets non chrétiens des combattants. [...] La lutte se pratique indifféremment, dans toute la Martinique, où un couple de « majors » ou champions s'affronte selon un même rituel. Cette pratique de lutte fonde une unité culturelle martiniquaise autour du tambour Bèlè [...]. On la retrouve dans différentes circonstances, en début de soirées Bèlè, dans des soirées et après-midi spécialement dédiés à la lutte. Cette lutte martiniquaise se nomme selon la gravité et l'engagement des combats, notamment jusqu'à la mort *Ladjia* ou *Damié*, également *Won pwen* (espaces de prises...) et *kokoyé*. (2008: 50-51)

Ainsi, le damier et le symbolisme auquel il renvoie sont désarticulés pour articuler un fait anthropologique et sociologique renseignant sur un aspect du mode de construction et d'évolution de la société martiniquaise. Modeste dans ses propriétés économiques et sociales, la société traditionnelle s'appuie sur les valeurs de partage, d'entraide et de solidarité. Le damier est source de force, d'espérance et de régénération du quartier sur le point d'être démolì par les autorités. Il est aussi symbole de construction et de survie de la tradition. Par conséquent, inscrire la mort du major dans un contexte de violence et de sauvagerie extrêmes implique que la désintégration du lieu de vie, de propagation et d'expression de la danse est organisée et incompressible. Cela annonce de même la désintégration de la culture, sinon les irréversibles transformations inédites qu'elle subira. Les campagnes se dépeuplent au profit des villes et celles-ci ne peuvent ni prendre en charge ni intégrer pour leur survivance les valeurs et propriétés de la campagne qui garantissent équilibre et perpétuation de la tradition. Dans son étude des danses et musiques traditionnelles de Martinique, Julian Gerstin note qu'entre 1950 et 1970, l'on relève, auprès des Martiniquais, un dédain croissant envers les danses traditionnelles (1998: 125).

En somme, en usant de métaphores fictionnelles, Raphaël Confiat remémore quelques faits réels ayant mené au déclin d'une pratique traditionnelle dans le monde réel. Ce sont, selon lui, tant les actions des autorités que celles des Martiniquais eux-mêmes qui, au nom du modernisme attrayant, et donc de l'adoption d'us et de mœurs nouveaux, ont provoqué la disparition de ces phénomènes qui sont les manifestations de leur identité et qui les distinguent dans le monde :

Les mulâtres professaient un souverain mépris pour cette danse-combat qu'ils qualifiaient de « machin de vieux-nègres », de gourmage de barbares et, depuis quelques années, on ne trouvait guère plus de jeunes qui acceptaient de prendre la relève des aînés. Être un major, un fier-à-bras de quartier, n'avait plus grande signification quand un nombre grandissant d'enfants allait à l'école, apprenait le français et connaissait mille fois plus de choses que leurs parents. (62)

L'histoire du *Meurtre du samedi gloria* se déroule au moment où la Martinique subit des bouleversements économiques, sociaux et infrastructurels importants dans les années 1960. Dans *Habiter le monde*, Marie-Hélène Léotin confirme :

Au cours des années 1960, la campagne est quelque peu oubliée tandis que des efforts importants sont entrepris pour moderniser la ville. [...] Les années 1960 voient le développement d'infrastructures routières, portuaires et aéroportuaires. [...] L'habitat précaire acquiert peu à peu un minimum de confort. La municipalité de Fort-de-France bâtit sa clientèle électorale sur l'assainissement des bidonvilles et des zones d'habitat spontané. (2008 : 68-70)

Marie-Hélène Léotin conclut que ce « [...] changement d'orientation [...] ne va pas sans poser de douloureux problèmes de reconversion pour les plus démunis » (*ibid.* : 72). Le Morne Pichevin est représentatif de ces zones « d'habitat spontané ». Il y règne une grande promiscuité et une absence de déontologie de nature à favoriser la désintégration, d'où la nécessité d'un major et du maintien des valeurs véhiculées par le damier.

Structurellement et sur le plan de la stratégie littéraire, le roman privilégie l'opposition, le paradoxe et le dualisme, la circularité du récit et le symbolisme. La caractérisation féminine, exagérée et défavorable à la femme, permet aussi à l'auteur d'articuler son discours sur la tradition et l'identité. La personnalité féminine semble ne jamais pouvoir s'extirper de l'ambiguïté. La femme est investie

d'une psychologie insaisissable et inflexible d'où la persistance du sentiment d'instabilité et la méfiance qu'elle inspire. En fait, elle représente différentes figures que l'imaginaire populaire attribue généralement à la femme, soit la *fanm doubout* (femme debout, forte), la *majorin* (femme major). Toutefois, elle n'en assume pas la totalité des spécificités, ce qui fait d'elle une femme non aboutie, c'est-à-dire une femme qui ne va pas jusqu'au bout de ce qu'elle prétend être. Ainsi, elle ne sublime pas le caractère positif et psychologique de ces figures. De surcroît, cette femme commet le crime ultime, soit un « homicide », c'est-à-dire le meurtre du mâle. Ainsi, allons-nous montrer comment cette perspective oppositionnelle, cette circularité du récit et la caractérisation du personnage féminin conduisent à la symbolique du meurtre, non pas de quelque individu, mais de ce pour quoi il est fait porte-parole, soit l'un des substrats et l'un des identifiants de l'individualité martiniquaise. En même temps que celle de la société au sein de laquelle il opère, c'est l'évolution du damier qui est mise en avant. Sont aussi soulignées les valeurs sociales, culturelles et identitaires que détient ce repère culturel dans la société du début de l'ère moderne. L'auteur tente de montrer comment les nouvelles normes de vie et d'organisation sociale, économique et politique nuisent aux référents traduisant la culture et l'identité et provoquent la transformation du rapport qu'entretiennent les individus avec leur culture. Puisque l'auteur s'évertue à en montrer les aspects bénéfiques pour la société, l'on peut tenir qu'est réhabilité le damier qui, sous le joug de la traversée des temps, modernes et technologiques, n'était plus habilité à acter la représentativité du peuple. Julian Gerstin relève comment cette danse avait été reniée pour ensuite être redécouverte et réinsérée dans la vie culturelle de la Martinique (1998 : 121-165). Néanmoins, cette réhabilitation se trouve être une simple reconnaissance car l'auteur ne laisse entrevoir aucune possibilité de survivance pour ce mode d'expression culturelle et identitaire.

Le damier fait partie du système de signes permettant d'identifier la culture ou l'identité martiniquaise. Il est notamment puissant en la double symbolique qu'il offre. En tant que danse, comme le rappelle Moreau de Saint-Méry dans son article « Danse » paru en 1796, il est un élan qui favorise l'unité, le rassemblement et « [...] le partage des peuples ramenés au plus haut degré de civilisation à l'état d'asservissement » (3). En tant que lutte, il peut incarner les luttes psychiques et physiques menées par le peuple martiniquais pour juguler les obstacles générés par les conditions de son émergence

et de son existence. Ce peuple a pendant trois siècles été sous le joug de deux systèmes inhumains à la fois : l'esclavage et la colonisation. La lutte physique s'est matérialisée dès l'avènement de l'esclavage par le marronnage², tandis qu'après l'abolition de l'esclavage, surtout après la Seconde Guerre mondiale, elle s'est manifestée par l'intellection et l'engagement idéologique (grâce aux concepts et théories identitaires et d'affirmation de soi comme la négritude, l'antillanité, la créolité) et esthétique. La résistance s'est aussi effectuée par l'entremise de la culture. Ainsi, le damier pourrait bien traduire l'esprit et le corps martiniquais unis.

Dans *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, le père Du Tertre rapporte les cruautés faites au corps pour asservir l'esprit des esclaves et ainsi les mener à la production économique automatique en faveur de leurs maîtres. Il est significatif que l'exemple fourni par le père décrive un supplice imposé au rebelle marron pour tarir l'esprit de révolte et les actions effectives menées en toute légitimité, pour la dignité et la liberté :

L'on observe ordinairement deux choses dans les punitions exemplaires que l'on fait des Nègres fugitifs : car premierement l'on oblige les maistres de case du quartier ou l'exécution se fait, d'envoyer tous les Negres, hommes & femmes, garçons & filles, & mesme jusqu'aux enfans, pour assister au chatiment de ces revoltés [...] Si par l'Arrest l'on ordonne que le corps de ceux qui sont condamnez a mort, seront bruslez apres avoir esté estranglez, l'on contraint les Nègres de porter chacun vn morceau de bois pour composer le feu ; mais lors qu'ils sont exempts du feu, l'on écartelle ces corps & l'on en attache les membres aux avenues des places publiques, a la reserve de la teste qui est tousiours donnée au Maistre pour la faire mettre sur un poteau au milieu de son habitation, pour imprimer plus de crainte a ses esclaves. (1973 : 496)

Ce démembrement du corps, matériel de l'être, laisse supposer un écartèlement de l'esprit en tant que réceptacle et lieu de l'insaisissable immatériel de l'être. Ce lieu de l'immatériel de l'être saisit tout de même le matériel de l'être et ainsi, la souffrance générée par les épreuves endurées par le corps est ressentie par l'esprit. Cela est d'autant le cas que les frères de sang et de souffrance sont contraints de participer à la déchéance ultime du supplicié. Devant cette attitude inhumaine qui a pris tout son sens et son poids dans le

² « Ces fugitifs sont tout à fait à craindre, car quand ils ont gousté cette façon de vie, coquine & miserable, l'on a toutes les peines du monde à les reduire ; ils débauchent les autres, & l'on s'est veu reduit à cette extrémité à la Martinique, qu'on osait dire un mot de travers a un Nègre, ny luy faire la moindre correction qu'il ne s'enfuit dans les bois : les Nègresses mesmes les imitoient, & s'y en alloient avec de petits enfans de sept ou huit iours. » (Du Tertre, 1973 : 500)

temps long qu'elle a duré, l'esprit de l'humain ne peut que se rendre à la folie ou à la mort, voire à la reproduction de l'inesthétique. Mais ce ne fut pas le cas puisque ces esclaves ont donné naissance à une culture chargée d'accomplissements antithétiques à la laideur, soit à une production esthétique évidente, dont la littérature. L'esprit est certainement demeuré pour transcender la douleur du corps subissant le supplice. L'on peut imaginer que pour y parvenir il fut sans doute impératif qu'il se sépare du corps et ne prenne pas en charge sa souffrance. Seulement, contre toute attente, ce corps lui-même démontre une capacité à l'endurance et est déjà en soi une prouesse, un vainqueur. Malgré la mutilation, le corps fait preuve de robustesse, de résilience et parvient à assumer la production économique qui va enrichir le maître. Il parvient de même à maintenir la position érectile³ nécessaire pour assumer une descendance et sa propre survie. Avec l'esprit, le corps forme une structure à parties équitantes et malgré sa substance organique il est élevé au niveau du psychique. L'unité qu'il forme avec l'esprit peut être regardée comme un total résistant.

De ce point de vue chargé de symbolisme, l'on peut imaginer que la victoire sur l'adversité, c'est-à-dire le fait de pouvoir traverser les temps dans l'accomplissement d'une esthétique singulière en dépit de conditions farouchement hostiles, ne put être possible que par l'alliance du corps et de l'esprit. En somme, malgré le démembrement du corps, la désarticulation de la totalité de l'être n'a pas lieu. C'est, nonobstant l'inhumanité du système, de cette alliance que le damier est l'allégorie. La victoire du combattant de damier requiert en ce dernier une somme de dispositions psychologiques en plus de la force physique harmonieusement alliée à la force mentale, comme cela est crié par l'un des personnages: « Un combattant de damier n'a qu'une parole, tonna [...] Rigobert » (22). Il faut y ajouter, par exemple, la sagesse, la prudence, la vigilance, la résistance, la confiance, la sagacité, la sérénité, l'habileté, la maîtrise de soi, la précision, l'anticipation, le courage et l'audace. Grâce à ses dispositions, le combattant se trouve être le lieu d'expression de sa pratique que sa personnalité doit représenter. Par ses qualités également, il recherche symboliquement l'équilibre, élément n'ayant concrètement existé, ni sous le système colonial ni sous l'ère postcoloniale. C'est l'extrême à tous les niveaux qui a caractérisé les deux systèmes -- colonisation et esclavage -- institués

³ Nous entendons le terme dans une double acception symbolique mettant en avant la position verticale et le redressement du membre masculin qui évoque la reproduction.

conjointement. Ajoutons que les valeurs positives accordées à la danse et à la fonction du major sont de nature à rédimer le lieu Morne Pichevin tenu par l'élite foyalaise (de Fort-de-France) comme «[...] un repaire de voleurs et d'assassins» (286). Cette recherche de l'équilibre, comme le traduisent certains pas de danse du damier, marque en soi un besoin de correspondance entre le visible et l'invisible. En attestent les pratiques magico-religieuses accompagnant le rituel menant aux *swaré danmyé* (soirées lors desquelles est dansé le damier). C'est toute cette symbolique qui est remise en question par la démolition des quartiers et le meurtre du major, garant de l'ordre et de l'unité de Morne Pichevin. La danse-lutte, comme thématique, est intéressante et importante dans la littérature francophone car on la retrouve également dans *L'appel des arènes* (1993), de l'écrivaine sénégalaise Aminata Sow Fall. D'ailleurs, une telle thématique symbolique dans l'œuvre de Raphaël Confiant n'est nullement surprenante puisque l'auteur affirme avoir été marqué par les luttes de damier dans son enfance et en avoir saisi le sens et la fonction sociale, culturelle et identitaire⁴.

Le meurtre du samedi gloria tient un discours correspondant au militantisme culturel et, par conséquent, le roman a une valeur épistémologique et anamnétique. De même a-t-il une valeur démonstrative et explicative en ce qu'il démontre et explique les raisons historiques ayant presque conduit à l'abandon d'une propriété culturelle et identitaire. Seulement, tout au long du roman, prédominent l'ambivalence et la superposition de deux sentiments simultanés et contradictoires, l'un en faveur du damier, l'autre remettant en cause sa validité dans le contexte moderne, de sorte que soit gêné le lecteur qui se demande s'il a vraiment compris la véritable position de l'auteur.

Au premier abord, ce roman se présente comme fermé car il débute par un meurtre, celui d'un homme, et se termine par un

⁴ « Mon arrière-grand-père et mon grand-père maternels étaient de petits distillateurs mulâtres au fin fond d'une campagne isolée du Lorrain appelée Macédoine. [...] les traditions créoles y étaient encore très vivaces (ladja, veillée mortuaire, Bondié-Kouli, etc.). J'ai donc eu la chance d'assister, le samedi après-midi, jour de la paye des travailleurs agricoles, à des danses de "danmié" [...]. À mon niveau personnel, c'est plus l'aspect combat que l'aspect danse ou musique qui m'a intéressé [...] dès l'enfance. En fait, devenu plus grand, j'ai compris qu'il s'agissait là pour la société créole d'un moyen d'établir des micro-autorités au sein des hameaux ou des quartiers à une époque où la police municipale n'existait pas et où il n'y avait que 3 ou 4 gendarmes [...] par commune. Le "majò" faisait donc régner l'ordre. Fort de son aura de grand combattant, il réglait les litiges familiaux, les questions de terrain, etc. [...] Sans le "majò", la Martinique rurale aurait été livrée à l'anarchie. Il établissait un ordre, certes parfois injuste, mais un ordre tout de même » (courriel envoyé à Hanétha Vété-Congolo, le 7 mai 2008).

meurtre, celui d'une tradition. L'ouverture donc est une fermeture. Beausoleil, le héros mort de Morne Pichevin, est la représentation matérielle et tangible du héros mort intangible et immatériel qu'est le damier et, plus largement, la tradition. Pour ce qui est de la symbolique du meurtre, le passage de l'individuel au collectif, comme en témoigne le meurtre de l'homme pour celui de la tradition, ne laisse entrevoir aucune possibilité de réversibilité. Cette fatalité de la chute est contenue dans le corps mutilé de la victime qui devient la proie du plus bas des outrages : « Le cadavre de Romule Beausoleil avait subi toute la nuit l'outrage de ces grappes de chiens sans maître qui occupaient, à l'abrunie, les rues désertées du mitan de Fort-de-France » (11). Même si Beausoleil accède au plus haut échelon social en devenant major reconnu par le groupe après avoir été au plus bas niveau de l'échelle sociale, il reste que cette chute ultime qu'il subit, soit la mort et le supplice que les chiens font endurer à son cadavre, le maintient malgré tout au rang de réprouvé. Le statut social original de cet homme, soit le ramasseur d'excréments, son état final de mort et son impassibilité et sa docilité apparentes par rapport à Philomène, elle aussi de la couche sociale la plus basse et exerçant un métier perçu comme immoral, annoncent la déchéance collective. Le mâle est dépeint comme victime incontestable des événements malencontreux provoqués par la femme. Il ne parvient jamais à l'état de sujet et est voué à la réification. Ce déclin est d'autant plus symbolique que les remontées du temps mettent en lumière une ascension sociale et symbolique fulgurante de Beausoleil. De ramasseur de tinettes qui sent le caca (25-26), il est promu valeureux combattant de damier et défenseur de sa communauté. Les souvenirs relatifs à Beausoleil le positionnent comme héros participant à la constitution d'une mythologie des origines et de l'existence de Morne Pichevin puisqu'il fait partie des tout premiers habitants ayant bâti les premières habitations (56-58). Les actes sont héroïques et le statut nouvellement acquis est reconnu du peuple de Morne Pichevin. Malgré son désavantage du départ, il est finalement intégré : « La stupeur figea net les gens du Morne Pichevin. Ils avaient tout de suite compris : un grand malheur venait de s'abattre sur leur héros, celui qui portait tout le poids de leur honneur sur son dos. Et dire qu'il devait prendre leur revanche cet après-midi-là face à un lutteur du quartier Bord-de-Canal ! » (13)

Puisque l'existant est « [...] la série des apparitions qui le manifestent » (Sartre, 1943 : 11), c'est autour du combattant de damier que l'identité est articulée, montrée et exprimée. La

reconnaissance du peuple de ce statut de héros du lieu (Morne Pichevin) et du peuple, l'identification du peuple à son héros, son intégration et l'acceptation de la possession renseignent ce même peuple sur l'existence et la politique de fonctionnement observées par la communauté. Celle-ci choisit de se déterminer en acceptant d'embrasser à la fois sa possession (le héros) et son lieu, tous deux espaces de réalisation et de démonstration de l'identité. En effet, l'homme-héros, les hommes de la communauté qu'il représente et le lieu sont dans une relation symbiotique avec la pratique du damier. Le damier n'a d'existence et de raison d'être que dans son lieu et à travers son homme. Le lieu porte les caractéristiques de la danse-lutte et, ainsi, le Morne Pichevin provoque l'effroi des autorités. Il faut souligner qu'il s'agit là d'une observance de la plèbe, « machin de vieux-nègres » (62). En d'autres termes, ces « vieux nègres » sont ainsi appelés parce qu'ils présentent des traits physiques négroïdes prononcés et ont des mœurs rappelant celles des plantations, par conséquent, rappelant l'esclavage mais surtout le statut d'infériorité. Ainsi, dans le sentiment de mystère qu'il diffuse, le lieu semble insaisissable. Pour l'inspecteur Dorval, chargé d'enquêter sur la mort de Beausoleil, « [i]l n'y avait guère que le fief du Morne Pichevin à garder encore quelque secret pour lui. Au commissariat central, ses collègues évoquaient ce quartier avec un certain effroi [...] » (17). Cela est d'autant plus signifiant que le damier n'est pas une pratique citadine mais contadine (rurale). En accueillant les campagnards qui y transposent leur identité agreste, le Morne Pichevin, en tant que quartier urbain, se définit comme rebelle et transgresse la nature et l'ordre citadins. Tel qu'il existe et tel qu'il est imaginé par Philomène, le quartier se présente comme conservateur de la tradition. Il rassemble une communauté organisée selon le principe de la famille : « Ici, on n'a pas de secret, dit Rigobert. Chez chacun c'est chez tout le monde, oui. [...] Mais au Morne Pichevin, nous sommes tous de la même famille [...] » (21). Par conséquent, le damier a le pouvoir de rédimer la particularité première du pays de la Martinique dénoncée par l'un des personnages : « Dans ce pays de Martinique, tout le monde hait tout le monde. » (23)

Être lutteur de damier, c'est être dans la conscience. Beausoleil sait et comprend la symbolique du lutteur, sa fonction sociale et statutaire. C'est certes être possédé par le peuple que l'on protège et représente, mais c'est aussi posséder le suprême, c'est-à-dire le pouvoir. À travers son héros, c'est le pouvoir que désire collectivement la population du Morne Pichevin. Individuellement, Beausoleil

souhaite aussi ce pouvoir à travers la reconnaissance : « Ainsi on lui baillerait honneur et respect et cela non seulement au Morne Pichevin mais dans tous les quartiers plébéiens de l'En-ville. Il serait l'égal de fils-du-Diable-en-personne ou de Sonson-Mulet [...] » (40). Conséquemment, si le Morne Pichevin ne se voit pas promu socialement et demeure un lieu de promiscuité et insalubre, il peut tout de même, grâce au fait de posséder un major reconnu, démontrer qu'il a appréhendé l'enjeu du rapport de force et jouir d'une hiérarchie intelligible et comprise par les quartiers environnants. Toutefois, il n'empêche que la stratégie de discours et de narration de l'auteur consiste à contrecarrer d'un élément contempteur chaque élément laudateur avancé pour le damier, la tradition et leurs tenants. Ainsi, la dégénérescence est annoncée par les motivations de Beausoleil reposant sur l'amour-propre et non sur le désir véritable d'œuvrer pour le collectif. Quoique l'outil d'avancement soit possédé -- le damier --, le collectif est, en raison de son immobilisme et de sa vanité, « à côté de son cri » (Césaire, 1983 : 9).

Être lutteur de damier, c'est encore posséder parce qu'on est héritier d'une tradition à transmettre. Ayant, grâce à la conscience, compris l'importance symbolique du statut de major et le pouvoir que confère la victoire du dernier, Philomène convainc Beausoleil d'accepter le rôle de lutteur. Ainsi, l'acceptation de Beausoleil se situe dans une logique triple qui, elle, articule une intention dialogique. D'abord, c'est pour transmuter en présence l'absence d'un major dans le quartier. Ensuite, pour continuer l'héroïsme de « feu Major Bérard », terrassé par Waterloo, le major de Bord-de-Canal. Il s'agit également de reconquérir le droit à la puissance pour le collectif du lieu (Morne Pichevin). Enfin, l'intention est de restaurer le prestige d'antan, de laver l'affront fait au lieu lorsque a été destitué son emblème de puissance (Major Bérard), de dignité, d'honneur et de respect. En somme, il s'agit de faire dialogue mais aussi d'imposer un discours et d'exister par la manifestation de soi qu'est la lutte. L'on comprend bien que ces possessions multiples auxquelles mène le statut de lutteur de damier abolissent la dépossession historique⁵. L'on comprend que l'intention est également ontologique. Le damier étant l'un des phénomènes apparents et représentatifs de Morne Pichevin de même que Beausoleil, il s'agit de les faire paraître de la sorte ou encore de les faire reconnaître comme tels

⁵ La dépossession s'exprime à tous points de vue en vertu même de la déportation du lieu d'origine vers un lieu exogène. Mais elle est officiellement, structurellement et légalement organisée, comme en témoigne l'article 28 du Code noir de mars 1685.

par autrui, en l'occurrence par l'autre lieu qu'est Bord-de-Canal. La démarche consiste donc à prouver son existant mais aussi la supériorité hiérarchique à laquelle il appartient. Sartre souligne bien que « "paraître" suppose par essence quelqu'un à qui paraître » (1943: 12). Chaque lieu est considéré comme une entité souveraine par ses habitants. Pour le lieu qu'est le Morne Pichevin mais aussi pour les environs, Beausoleil doit devenir le leader ultime, le démonstrateur de la voix(e), il doit en être non seulement le représentant mais aussi et surtout, le « représentatif ». Le lutteur est conséquemment un politicien et le damier en lui-même est grandement politique. Déjà, le damier est un agent de subversion et défie les injonctions des autorités conventionnelles :

[...] les autorités menaçaient ceux qui s'y livraient d'emprisonnement immédiat au cas où le vaincu décédait des suites de ses blessures. Car le damier n'était pas un jeu de marmaille. C'était une danse-combat féroce, aux règles très strictes, qui comportait des coups vicieux que seuls les plus initiés connaissaient. Il exigeait aussi une discipline de vie, des prières et des protégés-corps, toutes choses qui devenaient de plus en plus difficiles à respecter ou à se procurer dans le monde actuel... (54).

Il est un pouvoir qui s'exerce dans sa capacité à imposer la justice et à œuvrer en faveur du peuple et au nom du peuple (57). Deux politiques sont donc à l'œuvre dans l'opposition. Elles possèdent toutefois les mêmes fonctions et caractéristiques puisque le lutteur fait régner l'ordre, garantit la paix sociale et protège sa communauté. Il est bien une force de l'ordre. Seulement, il est plus proche de cette communauté que les forces de l'ordre conventionnelles car il n'officialie ni en marge ni à la périphérie mais au cœur du groupe. En réalité, il administre la communauté et en est le poumon. C'est également, en somme, une sorte de premier magistrat dont la magistrature est probante. Ainsi, feu le major Bérard assura-t-il la sérénité et le maintien du respect et de la dignité des membres de son groupe, le jour où un étranger, Hildevert, manqua de courtoisie à la vieille Man Cinna. Bérard « saisit donc ce bougre d'Hildevert par le collet [...], le hala comme un vulgaire sac de choux de Chine jusqu'à la devanture de la boutique de Man Cinna et l'obligea à demander pardon-s'il-te-plaît à la boutiquière, à genoux dans la poussière » (55).

En vertu de tout cela, la posture de Beausoleil est épique et le damier lui-même, comme mode d'expression d'un sentiment collectif contenant une esthétique et une sémiologie, est une

épopée. Seulement, même si Romule Beausoleil en vient au choix de s'initier aux lois secrètes du combat damier (41), il demeure que les exaspérantes manigances et minauderies calculées de la péripatéticienne Philomène déterminent sa décision. Beausoleil est la fabrication de Philomène qui, là, est l'incarnation de l'Ève biblique. Ses manigances sont une véritable violence exercée sauvagement et elles conduisent l'homme à sa déchéance. Le statut de héros de l'homme est par conséquent relatif. L'action négative de cette « [...] femme dotée d'une intelligence remarquable » (281) laisse augurer un mauvais sort au lutteur :

Et dire qu'il n'avait jamais voulu devenir gourmeur de damier, dit Rigobert. C'est Philomène qui lui avait mis ça dans la tête à la longue. Elle ne pouvait pas supporter que le Morne Pichevin demeure sans major. [...] une fois donc son emprise bien établie sur Beausoleil, Philomène lui dévoila son projet et le bougre se sentit obligé d'accepter bien qu'à contrecœur (59).

La dualité de Philomène se lit en ce qu'elle a les traits d'une prostituée vertueuse. En effet, les traits psychologiques et la caractérisation hyperbolique qui lui sont départis la font ressortir comme un personnage déroutant, ambigu et complexe. La description psychologique que propose l'auteur rappelle ce pas de danse traditionnel qui est en réalité une posture, voire un état d'esprit dans le *bèlè* (danse traditionnelle). Il consiste pour l'homme à vouloir toucher sa partenaire par attrait érotique sans jamais le pouvoir. Il n'est ainsi attiré que parce que la femme l'aguiche, lui fait miroiter ses charmes qu'il voit comme une promesse de partage mais qu'elle ne lui laisse jamais saisir. Elle se dérobe habilement à ses tentatives et cela se traduit par *ou wè-i ou pa wè-i* (notre traduction littérale : « Tu le vois mais tu ne le vois pas » ; voir aussi la description que donne Moreau de Saint-Méry de la danse, le *chica*, 1796 : 51-52). Elle se joue de lui et c'est cette impression que nous avons de la description faite par l'auteur de la figure féminine.

Conséquemment, les machinations de Philomène pour parvenir à son dessein d'ériger Beausoleil comme conquérant de la suprématie de Morne Pichevin mettent à jour son caractère malsonnant. Impitoyable envers ses ennemis et pitoyable pour sa communauté, elle laisse le lecteur entre admiration et répugnance. Elle est autant hors-la-loi que le damier qu'elle entend défendre car les autorités officielles ont déjà décidé de la fin de la danse-lutte en interdisant les combats. Résistante et militante donc, faisant preuve

de conscience collective, elle négocie l'entrée de son pays dans la modernité avec les armes en sa possession, soit, entre autres, sa foi en les valeurs traditionnelles, sa conviction et sa détermination. C'est par elle que le genre féminin est opposé à la gent masculine qui est présentée comme participant de la production culturelle. Si tel est le cas pour l'homme donc, la femme, elle, est inscrite dans l'action culturelle. C'est à l'homme qu'échoit le privilège de produire la culture qui structure la société, tandis que la femme est chargée de faire en sorte que soit maintenu ce *statu quo*. Ces rôles pourraient bien sembler complémentaires si ce n'était qu'aucun des personnages féminins n'est présenté dans une situation et une nature avantageuses.

La dextérité, la ténacité et la pugnacité avec lesquelles Philomène élabore son projet et le met en œuvre, de même que son état social de prostituée, témoignent de ce qu'elle n'est ni misonéiste (hostile au changement) ni traditionaliste. Son engagement se justifie selon elle et répond à un constat alarmant. C'est le désordre qui règne en raison des temps nouveaux et des nouveaux mécanismes de vie qu'ils imposent. Elle semble simplement vouloir préserver un lien pertinent et sûr entre les générations passées, présentes et à venir de sorte qu'elles éprouvent le même sentiment d'appartenance à une communauté stable et rassurante. En fait, son acte est un plaidoyer pour l'avenir et non une crispation sur le passé. Elle voudrait aussi assurer la continuité d'un caractère propre et identificateur de sa société. Les actions sociales ou culturelles peuvent être mieux articulées et menées à bien dans le contexte de la stabilité et de la sérénité. Ainsi, Philomène pose-t-elle également la question de l'identité. C'est bien parce qu'elle est convaincue de sa singularité et de la validité de celle-ci qu'elle fournit des efforts en faveur de sa sauvegarde. L'identité est posée non pas seulement du point de vue de l'affirmation mais aussi de celui de la distinction. En menant campagne pour la survie du damier, Philomène affirme qu'il est un élément constitutif de l'*idios* de sa société. Mais en plus, en tenant à ce que le combat avec le major du quartier limitrophe ait lieu, elle tend à distinguer son quartier et à le poser comme fondamentalement singulier. Elle voudrait par là préserver la différence ou rendre sa spécificité immanquablement identifiable. Cet état d'esprit témoigne, de même, que ce protagoniste est une *fanm doubout*, soit une femme debout, forte, surtout courageuse et audacieuse à même de supporter la sévérité extrême de la vie, voire de la juguler. La *fanm doubout* dans la société martiniquaise existe

à la fois comme mythe dans l'imaginaire collectif mais fait aussi partie de la réalité. Ce statut ou ce titre lui est accordé toujours en fonction de la preuve apportée par ses actes qu'elle est combattante et victorieuse de l'adversité face à laquelle elle lutte seule. Ainsi, ce titre lui est attribué presque toujours également dans une situation impliquant l'homme qui s'illustre par une présence invisible. C'est donc souvent en fonction de sa qualité de mère que la *fanm doubout* acquiert ce statut. Mais elle illustre le qualificatif bien plus lorsque son état de mère s'inscrit dans une situation non désirée qui la force à se retrouver seule. Il est bien vrai qu'elle est celle qui comble le manque. Mère seule, abandonnée à elle seule, elle forme le couple mère-père et donne à l'enfant le sentiment d'une vie remplie et équilibrée et non évidée de la composante paternelle. Par son sens des responsabilités et sa détermination, elle supplée au défaut de présence de l'homme démissionnaire et pusillanime. Elle supplée l'absence pour prévenir la déstructuration et le morcellement. Elle est d'ailleurs érigée en héroïne par cette double valeur de son statut de suppléante -- car le projet est de parvenir à l'exploit et à ce qui d'emblée semble impossible, c'est-à-dire remplacer l'homme --, et le fait qu'elle soit atteinte dans ce qui *a priori* semble être une fatalité, c'est-à-dire sa maternité impliquant elle-même une certaine sensibilité et vulnérabilité. Cette vulnérabilité amenée par la maternité, une condition humaine qu'elle ne peut annihiler, ne semblant même pas émouvoir l'homme, la *fanm doubout* en vient à refuser l'impuissance. Elle accepte toutefois le fatalisme et favorise le *statu quo*. Cette figure féminine est tenue en estime dans un dicton populaire : *fanm sé chatenn, nonm sé friyapen dou*, c'est-à-dire, littéralement, « la femme est une châtaigne, tandis que l'homme n'est qu'un fruit à pain trop mûr ». La métaphore des fruits qui présentent des propriétés antithétiques -- la châtaigne à grain et le fruit à pain sans graines -- implique que la femme se relève après toute chute, surtout celle provoquée par l'homme, mais que celui-ci, comme le fruit à pain trop mûr, se fracasse sur le sol où il reste à gésir sans possibilité de rétablissement.

La disposition de la femme à être homme, contre les règles de la nature mais par la force de la défaillance masculine et donc, par défaut, est aussi articulée dans une chanson populaire. Sur le ton de la sentence, de la défiance et de l'orgueil, mais aussi du dépit et de la résignation, la femme avertit bien son bourreau que, bon gré mal gré, elle entend assumer ses responsabilités à sa place : « [...] alé ingra/ [...] ti manmay-la man ké swanié-i ba-w/ [...] alé misié

[...] loyé kai-la man ké pèyé-i ba-w, man sé kréyòl man ni kouraj [...] ma lé wè-w isi a Fort-de-France » (« [...] tu peux t'en aller ingrat [...] notre enfant je l'élèverai à ta place [...] va-t'en vaurien [...] je paierai le loyer de la maison à ta place. Je suis une Créole et de courage, je suis faite [...] tu ne perds rien pour attendre »). Cette défiance face à l'ordre établi, au conformisme et à la trahison, soutenue par un sens prononcé des responsabilités et du devoir pour le bien commun et l'intérêt général, paraît honorable. Il n'en reste pas moins que la situation pervertissant la femme en hommasse est une violence exercée contre l'être féminin. C'est cette violence que subit Philomène et qui l'oblige à s'armer elle aussi de la même force insane. En tant que *fanm doubout*, elle est mère seule. Elle devient la mère des habitants de Morne Pichevin et c'est son instinct maternel qui la conduit à vouloir les protéger. Selon ce statut, elle subit également la désertion car aucun de ses concitoyens de Morne Pichevin ne semble s'insurger contre le projet de démolition du quartier. Seulement, Philomène exclut la résignation et le fatalisme dans un premier temps, ce qui la place dans une opposition catégorique avec l'homme. Aussi, de ce point de vue, est-elle également représentative de la *matadò* (la « matadore »). Ce sont d'ailleurs ses qualités de « matadore » qu'elle déploie pour parvenir à ses fins. Enjouée et usant de ses charmes érotiques, la « matadore » est une autre figure voulant traduire la féminité martiniquaise. Parée de ses plus beaux artifices souvent obtenus par le concours d'un homme à qui elle prête ses charmes, la « matadore » est intrigante, provocatrice, affairiste et de mœurs légères ou libérées. Elle a un sens appuyé du commerce et négocie avec finesse ses intérêts. Enfin, s'il est vrai que la femme agit comme une « matadore », l'homme, lui, est un véritable matamore. Cela est d'autant plus visible à la velléité de plus en plus vacillante qu'affiche le major Waterloo devant son imminent combat (239-245). La masculinisation de la femme ainsi que cette contradiction avec l'homme lui attribuent d'emblée le statut de *majorin*. En effet, le caractère de Philomène témoigne de ce qu'elle est de plus une *majorin*. Malgré le fait qu'en créole, le terme signifie littéralement une femme « majeure » – le féminin de « major », même si traditionnellement les femmes ne pratiquent pas la lutte –, et qu'il renvoie à la qualité de celle qui embrasse l'adversité avec férocité et la défait, il a une connotation dépréciative. La plus mauvaise qualité du major est transférée dans le terme et la disposition de *majorin* est souvent tenue comme excessive, trop téméraire et zélée⁶. En tant que *majorin*, Philomène

⁶ Aux femmes qui démontrent un empressément à se battre, qui affichent dans leur caractère de l'ardeur et de la hardiesse, on dit souvent : « Ou ka pran kò-w pou an

détermine unilatéralement son rapport avec le major à qui elle dérober ainsi, implicitement et symboliquement, sa fonction de leader. Par conséquent, l'échec ultime de l'entreprise de Philomène est signalé par le fait que l'intelligence et la dignité qui lui sont reconnues (283) soient mises au service de la fourberie. La dualité et l'ambivalence prévalent, car, à la frustration, la vanité et aux manigances viles de Philomène, se superposent ses intentions nobles de restituer à la communauté dignité, structure, ordre et justice. Elle tente donc d'être une conscience et d'éveiller la conscience de ses compatriotes et de contredire leur fatalisme. C'est pour elle la tradition, sa conservation et sa transmission qui peuvent permettre le maintien des valeurs saines et l'accession à l'équilibre et au développement.

L'accent mis sur la conscience du personnage tend à laisser penser qu'il est guidé par la raison et tend à rationaliser ses actes. Nonobstant cela, Philomène n'est nullement caractérisée comme un personnage fondamentalement froid, flegmatique et dominateur. L'émotion détermine aussi ses décisions et sa posture face aux événements. Dans un premier temps, ce sont les nouvelles circonstances du Morne Pichevin, valant de nouvelles propriétés au lieu, qui provoquent sa frustration. Le lieu demeure trois longues années sans major après la mort de Bérard et Philomène, désespérée, déplore que la communauté vive « [...] dans la bacchanale » (57):

C'est donc en désespoir de cause que le choix de la péripatéticienne se porta sur la personne de Romule Beausoleil qui était un nègre tout à fait quelconque, ni beau ni laid, ni intelligent ni couillon, quoique légèrement ridicule à cause d'abord de l'odeur de caca qui imprégnait son corps en permanence, ensuite de Ferdine, cette Indienne maigre-zoquelette dont il s'était entiché. La câpresse dut séduire le ramasseur de tinettes dans un premier temps. Surmontant son dégoût, elle l'attira dans sa couche et lui fit connaître mille délices. (58)

Dans un deuxième temps, ayant perdu son amant mulâtre, injustement selon elle, Philomène en garde une amertume tenace et prétend vivre « [...] à flanc de rêve », c'est-à-dire au bord « [...] du précipice de la folie ou du suicide » (284). La disparition prématurée de son amant la mène à se comprendre comme victime et à abhorrer l'injustice. En réalité, la structure mentale et le sentiment profond de cette femme découlent d'une histoire, d'une expérience, d'une

majorin ?!) » ou « ou sé an majorin dapré-w » (« Tu te penses *majorin*, toi, et puis quoi encore ?! »). Ces expressions sont dites sur le ton du reproche, de la réprobation et de la dénonciation. Cette prétention de la femme à agir sur un terrain masculin (la force, l'impétuosité) et à s'octroyer des attributs de l'autre sexe est exécrée.

culture et des « [...] mille et une scélératesses de l'existence » (285). En cela, ses motivations semblent plus dans son intérêt que dans celui du collectif, et le damier semble n'être qu'un prétexte. Sauver la tradition et la communauté paraît une affaire personnelle, en effet, et ainsi est dépréciée la grandeur de l'intention et est condamné le damier. Dans un troisième temps, Philomène est des tout premiers instants du lieu auquel elle est profondément attachée et auquel elle s'identifie. Cela lui inspire un indubitable sens des responsabilités et du devoir. Son statut de prostituée n'affecte aucunement sa conscience, sa notion de l'appartenance à un lieu, sa réflexion, sa prise de position idéologique et son engagement. « Câpresse », c'est-à-dire noire de peau, c'est le personnage qui, par excellence, porte à son point ultime la conscience et manifeste une propension à l'idéologie de la négritude. Elle se défend d'être « une négresse d'habitation [...] » (144), c'est-à-dire une négresse soumise aux besoins sexuels du maître. Se situant dans la résistance, elle fait montre d'une conscience raciale historique et déplore l'attitude contraire de Carmélise :

Voilà que cette Carmélise qui ne savait pas tenir sa croupière mêlait des Blancs-pays aux affaires du Morne Pichevin ! Elle, Philomène, qui faisait boutique de ses charmes avec les nègres, les mulâtres, les chabins, les Syriens et les marins européens de passage, s'était toujours refusée à deux races, les békés et les coulis, la première parce que c'étaient des salopards d'esclavagistes, la seconde parce qu'elle la considérait comme plus bas que du caca de chien, selon ses propres termes. (*ibid.*)

Par cette concrète résistance sexuelle de la négresse admise comme l'objet sexuel historique du béké – descendant de colons français – est symboliquement opéré un renversement socioracial mais aussi psychologique du rapport de force ayant eu lieu dans les plantations et perdurant dans la société des années 1960. Ainsi propose-t-elle un discours anticolonialiste. Le statut, à la fois, de prostituée et de femme noire de Philomène le souligne puisque, historiquement, c'est la femme békée qui, sacrée noble et vertueuse, devant absolument demeurer pure pour la survie de la suprématie raciale blanche, éprouve pour l'homme nègre de l'aversion sexuelle. Si, dans la pratique, il est toléré que le maître enfrenne la loi prohibitive et s'allie sexuellement à la négresse ou à la mulâtresse, il est catégoriquement exclu que sa femme s'allie au nègre⁷. Sachant

⁷ Cela est d'autant vrai que le Code noir de mars 1685 ne prévoit pas de clauses régissant cet aspect éventuel du rapport homme nègre esclave/femme blanche. Par contre, l'article 5 du Code noir de 1723 défend à tous « [...] sujets blancs, de l'un ou l'autre sexe de contracter mariage avec les noirs à peine de punition et d'amende arbitraire [...] ». Notons de même que Gabriel Antiope énumère les supplices exercés

que, historiquement, le nègre est réifié et déclaré meuble (article 44 du Code noir, mars 1685), cette posture idéologique adoptée par Philomène prend les attraits d'une transgression et d'une défiance fondamentales. Elle traduit son état de conscience et le pouvoir qu'elle s'octroie pour se subjectiver. En outre, Philomène offre une image de la femme noire contredisant celle proposée par Mayotte Capécia dans *Je suis Martiniquaise* (1948). Ce dernier roman suggère que la négresse ne prévoit son existence qu'exhaussée par le lien sexuel et social avec le Blanc. Conséquemment, la prostituée abolit cet esclavage de la négresse et, ainsi, la place au plus haut sommet de la liberté accomplie. Néanmoins, la haute sincérité du sentiment qui la pousse vers la mission de sauvegarder le patrimoine culturel et l'identité de Morne Pichevin s'oppose à la basse stratégie adoptée. Celle-ci concorde avec sa condition sociale de péripatéticienne, déprécie le damier et crédibilise la vision de la classe des mulâtres. Seulement, cette stratégie se justifie selon Philomène par le danger d'extinction imminente qui menace la tradition (62). Les avancées matérielles observées au sein de la communauté s'opposent en effet à la pratique du damier qui n'existe plus que par concept.

Malgré la noblesse de ses intentions et cette tentative de poser quelques aspects positifs de sa personnalité, il demeure que l'essentiel de sa psychologie est répulsif. Philomène apparaît comme orgueilleuse, rancunière, sans sens moral et éthique et ne visant qu'un bon positionnement hiérarchique de son quartier au profit de son orgueil. Elle honore le paradoxe insurmontable en ce qu'elle est, à la fois, victime et victime. La principale action menée par elle, soit la réimplantation d'un major pour honorer culture, tradition et assurer la reconnaissance, fait d'elle une sorte de politicienne idéologisée et conscientisée proposant une sédition contre la structure admise. En fait, Philomène est une opposante au système qui, selon elle, déconstruit la spécificité martiniquaise. C'est aussi une visionnaire à même de penser au futur et d'entrevoir ses propriétés à venir. Malgré tout, son obstination obsessionnelle à mener à bien son projet met en avant une incapacité à s'adapter, d'utiliser les apports de la modernisation pour son développement. Elle ne parvient donc pas au grand détour prôné par Édouard Glissant⁸ et qui permettrait une victoire certaine sur l'adversité.

contre la Blanche et le nègre qui se livrent à un tel sacrilège. Le nègre est dans tous les cas tué (1996: 127).

⁸ « Le Détour n'est pas un refus systématique de voir. Non, ce n'est pas un mode de la cécité volontaire ni une pratique délibérée de fuite devant les réalités. Nous dirions plutôt qu'il résulte, comme coutume, d'un enchevêtrement de négativités

En lui prêtant cette ambivalence, cette psychologie instable et en faisant clairement apparaître son fourvoiement, l'auteur la présente en réalité comme hautement lamentable. L'inexorabilité de la fin met en exergue de même le caractère tragique du personnage. Ainsi, aidée de Carmélise, une femme désœuvrée dont les 12 enfants de pères différents sont pourtant sans pères, Philomène parvient à convaincre Beausoleil de suivre l'initiation au damier, à le séparer de sa bien-aimée Ferdine, et à lui imposer comme nouvelle femme Hermancia, non sans avoir manipulé celle-ci. La décadence finale du lieu, de même que du damier, est aussi préparée par la dichotomie entre la force apparente de Philomène et sa tentative de suicide qui, finalement, est la sentence à ses forfaits et traduit sa résignation face à l'impuissance (285-286). Philomène embrasse ainsi la totalité des propriétés de la *fanm doubout*, pour qui la reddition est finalement une fatalité. Être *fanm doubout* revient à observer une attitude imposée par la force des choses.

Pareillement, c'est ce personnage qui prend en charge la radicalisation politique ayant eu lieu lors de la mutation de l'économie et de la société martiniquaises dans les années 1960. En effet, selon Marie-Hélène Léotin, « [l]a crise sociale, les émeutes urbaines poussent à une radicalisation de l'engagement politique [...] » (2008 : 73). Philomène est un peu à l'image de la jeunesse martiniquaise de l'époque, qui, sous le joug d'injustices et de répressions sociales, raciales et économiques, prétend faire entendre sa voix (*ibid.* : 54). En 1962, 13 militants martiniquais de l'Organisation de la jeunesse anticolonialiste de la Martinique (OJAM) publient un manifeste de la jeunesse de la Martinique dans lequel ils dénoncent ces injustices et préconisent que la Martinique cesse d'être sous l'emprise française et soit aux Martiniquais (*ibid.* : 54-55). Cette idéologie indépendantiste sera rudement réprimée et la majorité sera emprisonnée. C'est aussi cet inachèvement de l'action militante entreprise qu'assume Philomène et qui se manifeste par l'échec de sa propre entreprise.

Une autre opposition existe entre l'En-ville, lieu creux des fers et des enfers de la modernité, et le Morne-Pitault, morne de l'élévation et de la terre au cœur de laquelle se déroule l'initiation de Romule Beausoleil. C'est dans cet espace que, grâce au guide qu'est le vieil homme initiateur, Pa Victor, l'homme et la terre doivent former

assumées comme telles. [...] Le Détour *mène donc quelque part*, quand l'impossible qu'il contourne tend à se résoudre en "positivités" concrètes » (1997 : 48-51).

une unité de vibrations rappelant la grande vibration cosmique de la naissance de la Terre :

Pa Victor lui avait d'abord enseigné à concorder les battements de son cœur avec ceux de la terre. [...] il faut mettre les battements de ton cœur en accord non seulement avec ceux de la terre mais en même temps, avec la cadence des tambours. [...] Alors Romule se sentit frissonner. Son cœur chercha le rythme de la terre et s'allia avec lui. Puis il entendit des mots et des phrases dans une langue qui n'était pas vraiment humaine mais qu'il comprenait presque parfaitement, une langue tout en chuintements et en sons gutturaux, une langue belle et fière qui lui baillait un sentiment de grandeur. C'était le tambour qui lui parlait ! Oui, directement à lui ! (93-96)

Cette grande vibration conduit à une renaissance signalée de l'homme. L'initiation articule le réel pouvoir du damier et restitue l'être à son être dont l'une des expressions représentatives est la langue. C'est toute la question de l'identité qui est posée puisque Romule Beausoleil retrouve son « originellité » propre en tant qu'individualité à travers la repossession de la langue et de son africanité : « La force d'Afrique-Guinée montait en volutes au-dessus de sa tête et se déployait en vagues brûlantes sur son corps, le mettant dans une transe irrépessible » (97). Ainsi, Beausoleil repossède-t-il son africanité. Si la nature de l'identité repossédée est binaire en ce qu'elle s'articule autour de deux lieux, soit le Moi profond et l'Afrique, ses manifestations sont triples et sont symbolisées par le triptyque terre, tambour, langue. Ces trois représentants de l'identité sont aussi les symboles du damier. Romule Beausoleil « [...] s'était lavé de toutes les souillures de l'En-ville, de l'envie, de la méchanceté, de la trahison, de la bassesse. De sa bouche sortait un créole pur [...]. [...] Il était devenu homme-terre. Homme-tambour. Homme-langue » (98). La réussite de l'initiation, en ce qu'elle mène à la révélation de soi et à la maîtrise d'un artéfact de l'identité collective, conjure les circonstances menant à l'initiation. Toutefois, l'identité découverte n'est ni affirmée ni aboutie puisque la turpitude de Philomène demeure efficiente. Ainsi existe-t-il une déconnexion entre l'homme – l'individu – et le combattant – le symbole –, car alors que le dernier épouse la métamorphose positive à même de le conduire vers l'émancipation, l'individu demeure sous l'influence directe de Philomène. D'autorité, la péripatéticienne vient rechercher Beausoleil pour le ramener dans sa communauté de Morne Pichevin et l'obliger à reconquérir la suprématie perdue (99).

La déchéance que subit le damier est d'autant plus exacerbée que Pa Victor, l'ancêtre, en ayant transmis les valeurs au lutteur, subit lui aussi une déchéance physique. Il fait l'effet d'une épave à l'inspecteur Dorval venu obtenir auprès de lui des informations permettant de faire avancer l'enquête sur le meurtre de Beausoleil (231). Ensuite, Pa Victor entoure Beausoleil de suspicion et l'accuse de trahison (233) puisque le combattant finit par renier les préceptes du damier en acceptant de se convertir au catholicisme et en faisant pénitence et le chemin de croix le Vendredi saint (225-227). Même Waterloo, le major de Bord-de-Canal qui doit affronter en duel Beausoleil, avoue avoir moins d'entrain pour le damier : « Il savait bien qu'aujourd'hui la force n'était plus dans les muscles mais dans la tête [...] » (240). C'est la raison pour laquelle, contre les règles établies du damier, il désire rencontrer Beausoleil pour convenir avec lui d'une issue amiable au combat (243). Ainsi, changent radicalement les mœurs et les mentalités des combattants eux-mêmes du fait de la modernité. Les combattants qui sont plus ou moins déifiés par l'imaginaire de leurs collectifs respectifs sont préoccupés par des circonstances de vie humaine concrètes, immédiates et urgentes. D'abord, le mal de tête dont souffre Beausoleil qui l'oblige à consulter médecin moderne et prêtre catholique pour sa guérison et qui l'éloigne des considérations liées au damier. Ensuite, l'évolution sociale et éducationnelle des enfants de Waterloo et son amour pour la très jeune Evita Ladouceur avec qui il désire passer plus de temps. Personnellement, Waterloo souhaite pour ses enfants une éducation française moderne et policée leur permettant d'échapper à son sort social plutôt que la transmission du damier traditionnel. À cela faut-il ajouter les mesures prises par les autorités devant démolir les quartiers populaires, soit le terrain fertile sur lequel vit le damier. De plus, la voix populaire annonce collectivement la mort de cette tradition et comprend que le combat devant opposer Beausoleil à Waterloo « [...] sera le dernier vrai combat de damier de Fort-de-France [...] » (244).

C'est aussi l'acte du Martiniquais qui va mettre fin symboliquement à la tradition du damier à Morne Pichevin, comme cela est représenté tout aussi symboliquement par le meurtre de Romule Beausoleil, par un membre du collectif. La symbolique du meurtre du samedi gloria est d'autant plus signifiante que le meurtre est accompli par une femme, mais surtout par une femme de major, celle du major Waterloo. En tuant Beausoleil, Man Waterloo tue aussi son propre

mari Waterloo car elle inverse et renverse le rôle, le statut et la symbolique du major. C'est, dans ce cas encore, la femme qui se fait d'autorité la protectrice et le sauveur de l'homme et de son quartier. Elle dérobe au major sa vocation ultime et l'émascule ainsi que le damier, de façon syllogistique. Par ce triple « hommicide » répondant à la veule peur de perdre son mari, Man Waterloo s'impatrontise en *malfanm* (expression pouvant être à la fois péjorative et positive), et en *fanm a grenn* (expression foncièrement péjorative attestant la dénonciation et la récrimination envers la femme à laquelle elle s'adresse), c'est-à-dire, respectivement, en « femme-homme », « pourvue de testicules ». Dans la société martiniquaise, c'est ainsi que sont qualifiées injurieusement les femmes déployant et usurpant, selon d'aucuns, une force généralement reconnue aux hommes. Le grand statut de garant de la cohésion sociale et communautaire et de responsable de la transmission de la tradition attribué à la femme, est dévalué par ce geste extrémiste. Comme Philomène, Man Waterloo est une *majorin*, une usurpatrice d'attributs moraux, intellectuels et sociaux qui, pour des aspirations personnelles et matérielles, confisque la virilité masculine. Elle aussi viole l'ordre élémentaire de la nature et parvient de ce fait au sacrilège. Ainsi, la femme mène le groupe au déséquilibre social, trouble le rapport entre les sexes et inscrit l'homme dans une condition sociale et affective inférieure. Cela est d'autant plus symbolique que, par des actes irréversibles et répréhensibles, elles font toutes deux intrusion et légifèrent illégitimement dans et sur le territoire du damier réservé aux hommes. Sont augmentés l'ambiguïté et le dualisme de la représentation de la femme martiniquaise du milieu du XX^e siècle, puisque finalement, alors que son intention est de sauver, elle est le premier agent de l'éclatement. Elle est le point ultime de l'impéritie.

L'ambivalence et le doute quant à la personnalité de Philomène sont tels que la part de *fanm doubout* que lui fait assumer l'auteur n'atténue pas la vision générale péjorative de la femme. Les femmes prennent certes des décisions et des initiatives mais unilatéralement et intimement. De ce fait, elles font preuve de manque de discernement et causent la perte du collectif. Leurs actions se résument à des « hommicides », d'où leur grande nocivité. En somme, cet « hommicide » perpétré par Man Waterloo et par Philomène est bien plus virulent et pernicieux que le simple homicide. Il est d'ordre profanatoire car il attaque l'homme dans sa condition et sa nature et, par là, il préjudicie à l'équilibre dans la relation

homme-femme. Compréhensive, douce, dévouée et vertueuse, Ferdine, la coolie dont est amoureux Beausoleil, ne parvient pas à contrebalancer cette caractérisation. Il est vrai que sa bonté ne dépare pas son insignifiance et son exaspérante position de victime, docile, naïve et apathique.

Enfin, malgré la grandeur de ses aspirations et en vertu de son statut de prostituée et du manque de volonté de ses compatriotes, le futur n'est pas possible tel qu'envisagé par Philomène. Son propre effondrement de même que celui de Beausoleil sont l'expression de l'inévitabilité de la mort de la société telle qu'elle fut anciennement organisée. Ainsi, ce rappel de Raphaël Confiant quant à la façon que le damier a cessé d'être abondamment pratiqué dans la société martiniquaise est de nature à en réinstaurer la portée signifiante. Cette réhabilitation signale elle-même les vertus non négligeables de cette danse-lutte traditionnelle pour la stabilité, l'organisation sociale et les rapports entre membres de la communauté comme la solidarité. Elle met aussi l'accent sur la clairvoyance, la responsabilité et le devoir qui incombent aux Martiniquais quant aux choix qu'ils doivent faire et assumer pour la cohésion sociale. Nonobstant ce rappel historique, sociologique et anthropologique important, l'anathématisation de la femme, persistante et exagérée, atténue quelque peu la valeur symbolique de la démarche. La femme est à l'image du terrain sur lequel elle évolue. Il n'est aucunement favorable à son épanouissement et en vertu de cela elle se trouve dans l'obligation de déployer, pour se défendre, les propriétés les moins nobles de sa personnalité.

Hanétha Vété-Congolo enseigne les cultures et les littératures françaises et francophones d'Afrique et d'Amérique insulaire à Bowdoin College dans le Maine aux États-Unis. Ses recherches, se basant sur la méthodologie comparative, portent particulièrement sur l'écriture des femmes francophones d'Afrique et de la Caraïbe de même que sur les pratiques orales de ces régions. Ses articles sont publiés dans des collectifs et revues universitaires tels que, entre autres, *MaComère*, *Wadabagei*, *Anthurium*, *Présence Francophone*, *Négritude: Legacy and Present Relevance* et *Postcolonial Text*.

Références

ANTIOPE, Gabriel (1996). *Nègres, danse et résistance*, Paris, L'Harmattan, coll. Recherches Amérique latine.

CAPÉCIA, Mayotte (1948). *Je suis Martiniquaise*, Paris, Corrèa.

CASTALDO, André (2006). *Codes noirs: de l'esclavage aux abolitions*, Paris, Dalloz.

CÉSAIRE, Aimé (1983). *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine ; 1^{re} éd. 1939, revue *Volontés*, Paris, n° 20.

CONFIANT, Raphaël (1997). *Le meurtre du samedi gloria*, Paris, Mercure de France.

DU TERTRE R.P. (1973). *Histoire générale des Antilles habitées par les Français. Fort-de-France, Martinique*, Fort-de-France, Éditions des horizons caraïbes.

FALL, Aminata Sow (1993). *L'appel des arènes*, Dakar/Saint-Maur, Nouvelles éditions africaines/Sépia.

GERSTIN, Julian (1998). « Interaction and Improvisation between Dancers and Drummers in Martinican Bèlè », *Black Music Research Journal*, Center for Black Music Research, Columbia College Chicago and University of Illinois Press, vol. 18, n° 1-2 (printemps-automne): 121-165.

GLISSANT, Édouard (1997). *Le discours antillais*, Paris, Gallimard ; 1^{re} éd. 1981, Paris, Seuil.

JEAN-BAPTISTE, Étienne (2008). « Matrice » Bèlè. *Les musiques Bèlè de Martinique : une référence à un mode social alternatif*, Fort-de-France, Mizik Label Éditions.

LÉOTIN, Marie-Hélène (2008). *Habiter le monde : Martinique 1946-2006*, Matoury, Ibis Rouge Éditions.

MOREAU DE SAINT-MÉRY (1796). « Danse », dans *Répertoire des notions coloniales*, Philadelphie, Imprimeur librairie.

SARTRE, Jean-Paul (1943). *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard.